



Aide à la prédication
Dimanche 09 novembre 2014
1 Thess 5,1-6

Julien N. PETIT, Guebwiller

Quatre petits mots justifient cette fin de lettre aux chrétiens de Thessalonique. Quatre petits mots pour un grand événement : « *le jour du Seigneur* ».

Ces quatre petits mots qui se sont imposés à nous comme le seul rendez-vous liturgique du petit écran occupaient déjà l'esprit des frères grecs, et celui de Paul. D'ailleurs, tout comme les personnes privées de déplacement à l'église ou au Temple peuvent se réjouir d'entendre le générique de l'émission « *Le jour du Seigneur* », la perspective de connaître ce jour de théophanie, réjouissaient les chrétiens de la première église.

Elle avait souvent pu réjouir les Israélites de la Première Alliance, même si toute perspective de rencontre directe avec l'Éternel peut entraîner une crainte sérieuse. Par ailleurs, quelques prophètes comme Amos, ont mis en garde leurs contemporains contre une attente insouciance de ce jour du Seigneur. La tonalité du passage de Thessaloniens n'est pas sans rappeler les paroles du berger de Tequoa : « *Quel malheur pour ceux qui désirent le jour du Seigneur ! Qu'attendez-vous du jour du Seigneur. Il ne sera pas lumière, mais ténèbres* » (Amos 5, 18).

L'apôtre et le prophète partagent une vision commune : certains se sont endormis sur une assurance qui ne doit pas grand chose au Saint Esprit, mais plus à une sécurité artificielle, coupée de toute démarche spirituelle sérieuse. Ce qu'ils disent : « *sécurité et paix* », buts tout à fait avouables et louables en eux-mêmes, mais la question est celle du prix humain de cette sécurité et de cette paix. Sécurité de la force, maintien de l'ordre à tout prix, y compris celui de l'écrasement de toute contestation ? Paix obtenue par la traque des opposants, par le silence imposé aux voix divergentes ?

Qui sont-ils ? Ils font, pour le prophète, plutôt partie d'une classe socialement dominante, assouvissant suffisamment ses désirs pour ne pas chercher ailleurs, en Dieu, un quelconque accomplissement. Pour l'apôtre, il s'agirait plutôt d'incroyants, restés dans les ténèbres de l'ignorance du plan de salut de Dieu. Dans tous les cas, des personnes ayant cessé de s'interroger sur le bien-fondé de leur position, propriétaires d'une « *assurance tous risques* ».

Du coup, il y a de quoi être frappé par la métaphore du voleur, faisant irruption dans la nuit, pour parler de ce jour de théophanie. Ceux qui ont à craindre les voleurs sont ceux qui possèdent quelque chose, qui ont beaucoup misé sur des biens terrestres, sur des acquis, sans peut-être laisser place au désir de rencontrer véritablement le Dieu vivant ... au point que celui-ci, pour se faire connaître, doive fracturer une porte ou une fenêtre !

Les chrétiens que nous voulons être devraient par conséquent entrer dans une éthique du provisoire, et de l'inattendu. Provisoire, comme a pu le souligner A. Schweitzer, car le Royaume est attendu, et requiert toute notre attention. Nous ne pourrions pas faire l'économie de confronter ce caractère de toute éthique chrétienne avec notre recherche légitime de « *durabilité* » de la vie humaine et en particulier de nos modes de vie. Paradoxe ?

On pense au fameux « *Carpe diem* » d'Horace : « *cueille le jour présent* », ce qui ne signifie pas « *jouis sans entraves* » ; mais bien plutôt : « *veillons et soyons sobres* » (v 6).

On trouve cette même métaphore du voleur dans Matthieu 24, 43-44 (Luc 12, 39-40). Ici elle est soutenue par deux paraboles mettant en scène cette irruption de Dieu en son jour : la parabole du serviteur digne de confiance (Mt 24, 45-51) et celle des dix vierges (Mt 25, 1-13). Ces deux péripécies insistent plus que Paul sur la responsabilité qui incombe à ceux qui veillent, parce qu'il leur a été confié une mission, tenir la maison, ou penser à l'huile pour ne pas manquer l'arrivée de l'époux.

C'est dans la vision de cette responsabilité que peut se dénouer le paradoxe entre une éthique du provisoire et une éthique durable.

Provisoire, mais surtout inattendu !

Ce n'est pas une jouissance infinie, ni la politique de la chaise vide, mais celle de la porte ouverte, au cas où. Ce qu'ont toujours ou presque manifesté les tables du dimanche et des jours de fête, où l'assiette de plus était prête pour l'invité surprise, visage de ce Dieu inattendu.

Les chrétiens sont des êtres habités par la pensée d'une irruption de Dieu dans leur vie, par la pensée d'un Demain, que formule le Notre Père : « *Donne-nous aujourd'hui notre pain de Demain* », comme on pourrait à juste titre le traduire. La promesse du lendemain nourrit le cœur du croyant aujourd'hui. Si nous sommes invités à l'attention et à la sobriété, c'est pour que notre présent rayonne de ce lendemain d'espérance.

Longtemps, les fleurs du présent ont été négligées par l'église, au profit de celles d'un au-delà que l'on avait quadrillé et réglementé. L'enseignement de Paul sur le jour du Seigneur nous vient après quelques siècles d'attente, après lesquelles nous pouvons sereinement repenser à l'imminence de ce jour. Nous ne parlons plus en termes d'une ou de deux générations (Cf 1 Thess 4, 17). Les fleurs du présent n'en sont que plus importantes. Chaque jour est un jour de grâce, sous le regard de Dieu.

Mais comment ne pas penser en lisant ces lignes à toutes les personnes dont l'attente est suspendue à une date, à un jour, qui, sans être celui du Seigneur, sera peut-être celui de leur avenir : le jour d'un entretien d'embauche, celui de retrouvailles après des années de rupture, le jour d'un rendez-vous médical et d'un diagnostic vital ...

Comment ne pas penser à ceux, à celles qui n'attendent plus rien : ni visites, ni changement dans leur vie, parce qu'ils ne savent pas d'où pourraient venir ces choses-là. Voilà l'Église interrogée sur ce qu'elle fait de son attente à elle, intrinsèque à sa foi, mais qu'elle a vocation à faire rayonner auprès de ceux qui attendent dans l'inquiétude, et de ceux qui n'attendent plus.